

XYZ. La revue de la nouvelle

La dernière chance

Esther Croft



Numéro 100, hiver 2009

Cent

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/2662ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Publications Gaëtan Lévesque

ISSN

0828-5608 (imprimé)

1923-0907 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Croft, E. (2009). La dernière chance. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (100), 25–30.

La dernière chance

Esther Croft

Que Dieu protège les enfants dont la
mère a pleuré la naissance.

FRANÇOISE GIROUD

IL RESTE combien de jours pour la convaincre qu'il aurait tout pour être aimable, si seulement elle se donnait la peine de l'aimer ? Chaque fois qu'il pousse la porte de la chambre de sa mère, Julien se pose la même question. C'est pour ça qu'il demeure longtemps sur le seuil, à l'observer de loin, à souhaiter qu'elle devinera sa présence bien avant qu'il ne s'approche de son lit. À espérer que cette fois-ci, le miracle aura lieu. Et que ce miracle sera assez puissant pour racheter toutes les indifférences qui ont parsemé sa vie.

D'habitude, sa tenue est exemplaire. Il prend toujours la peine de se changer avant de venir la voir à l'hôpital. Pantalon propre, chemise blanche repassée, cheveux fraîchement lavés. C'est sûrement ainsi qu'elle souhaite le voir, pense-t-il, avant chacune de ses visites. Et ce n'est pas facile d'être propre et de sentir bon quand on travaille toute la journée dans un garage. Aujourd'hui, ses chaussures sont un peu boueuses. Peu importe. Il a tenu à aller cueillir lui-même un bouquet de fleurs des champs. Ses préférées. Il s'est rendu au bout d'un chemin sans issue, à la sortie du village, pour exaucer ce désir qu'il a cru deviner. Il a pris tout son temps pour tailler en biais les marguerites, les épilobes, les verges d'or, les épervières et même quelques roses sauvages. Et envelopper les tiges dans un coton mouillé pour les garder fraîches le plus longtemps possible.

Il s'est même surpris à chanter tout haut « Colchiques dans les prés », chanson qu'elle ne fredonnait que pour elle-même en se berçant près de la fenêtre quand il était petit. Il aurait bien voulu, alors, se faufiler jusqu'à elle, grimper sur ses genoux et se dissoudre contre son ventre. Mais il savait 25

d'instinct que là où elle était, il ne pouvait pas la rejoindre. Et que de toute façon, il n'y avait pas de place pour lui. C'est cette vieille tristesse d'enfant qui l'a raccompagné tout au long du chemin de retour.

Une fois dans l'ascenseur de l'hôpital, coincé entre une civière et quelques infirmiers pressés, il s'est senti soudain ridicule de chercher à protéger des fleurs aussi naïves. Il n'a pas pu s'empêcher de penser à tous ces petits bouquets de pissenlits qu'elle laissait ramollir, jour après jour, sur le comptoir de la cuisine. Ce souvenir banal a suffi pour que Julien mette en doute la pertinence de son geste. Toutes les mères du monde sont émues par un bouquet de fleurs, si humble soit-il, quand il est offert par la main d'un enfant. Mais sa mère à lui ?...

Pourtant ce matin, dès l'aube, c'est cette pensée-là qui l'a sorti du lit, entraîné dehors malgré le temps nuageux, donné des ailes à son humeur toujours un peu incertaine. Ce n'est pas vrai que les gens meurent comme ils ont vécu, s'est-il même répété à plusieurs reprises en marchant sur la terre mouillée. Il doit bien y avoir à la fin un sursaut de lucidité, de remords, un pardon partagé. Un ultime désir de toucher et d'être touché par une autre peau que la sienne. On ne peut pas partir comme ça, avec un tel détachement au fond des yeux, comme si on ne quittait personne.

Mais en sortant de l'ascenseur, Julien n'est plus sûr de rien. Ni de son désir pourtant tenace ni de la chance que celui-ci soit enfin exaucé. Au lieu de tourner à droite en direction de la chambre de sa mère, il avance plutôt vers la fenêtre, à l'autre bout du corridor, et s'installe à son tour sur le fauteuil des désespérés. Tous ces gens anonymes qu'il côtoie depuis plusieurs jours sans jamais leur parler. Ceux qui viennent s'accorder un moment de répit pour ravalier leurs larmes avant d'aller cueillir un dernier soupir. Ceux qui cherchent à garrocher dans le paysage leur révolte inutile et silencieuse. Ou qui passent une partie de la nuit à surveiller l'horloge, près du poste de garde, de peur qu'elle ne s'arrête. On est à l'étage des mourants, ici ; et tous les visiteurs qui y circulent savent qu'ils

Mais pas Julien. Lui, il se maintient résolument dans l'attente d'un accueil primordial. Celui qu'il espère depuis le jour de sa naissance et auquel il n'est pas prêt à renoncer. Jusqu'à la fin, il restera accroché à cet espoir insensé d'une vraie reconnaissance. Comme il s'était accroché à deux mains au cordon visqueux et mou qui le liait au corps négligent qui faisait pourtant tout pour ignorer sa présence.

Ce n'est pas l'abandon qui lui fait peur : ça, il est tombé dedans quand il était petit. Il est même parvenu à survivre jusqu'à l'âge de vingt ans dans ses creux inconfortables. Mais ce qu'il est absolument incapable d'envisager pour l'avenir, c'est le caractère définitif. Savoir que, depuis toujours et pour toujours, il resterait l'enfant que sa mère n'aurait jamais regardé vraiment.

Julien n'était pas encore né quand son père est parti. Toute son enfance s'est déroulée dans le vide informe qu'a créé cette absence. Des mois et des années à se faire le plus petit possible. À ne pas parler. À ne pas marcher. À se rouler en boule autour de son pouce, entre une fenêtre close et une chaise berceuse qui chantait rarement. À tenter, parfois, de lever les yeux et de risquer son plus beau sourire vers le visage éteint de sa mère. Mais aucune lumière, jamais, ne s'allumait pour lui. Sa mère était ailleurs. Toujours ailleurs, là où il n'était pas. Elle ne lui pardonnait pas d'avoir survécu au naufrage. Elle ne consentirait jamais aucun effort pour l'aider à se tenir debout.

C'est la mère de sa mère qui a fini par le sauver de l'aliénation. En l'inscrivant à l'école du village, elle lui a permis d'oser ses premiers mots, d'ouvrir ses gestes et son regard plus grand que les murs de l'appartement du troisième. C'est grâce à elle que d'autres adultes ont réussi à le remettre au monde.

Il a fallu d'abord la douce patience de Martine, sa première institutrice, pour délivrer le petit Julien encore vivant de l'enfant timoré qu'on lui avait confié. Elle a réussi, malgré tous les pronostics de malheur, à lui apprendre à lire, à écrire et à compter autre chose que des jours vides et des demandes sans

réponse. Il a suffi ensuite de quelques relais attentionnés pour qu'il se développe à peu près normalement.

Mais à l'école, personne ne s'était méfié de l'obsession de Julien. Personne n'avait compris que ce n'était pas pour lui-même qu'il mettait tellement de zèle à intégrer toutes ces notions complexes qu'on lui présentait. Ce qu'il visait secrètement, c'était de réussir enfin à séduire sa mère. Lui apporter, chaque jour, des cahiers émouvants d'application ; chaque semaine, des mots d'encouragement et de satisfaction dans son carnet d'écolier ; et chaque mois, comble de l'espérance, un bulletin sans déception. Mais sa mère ne regardait pas les cahiers, ignorait les commentaires du carnet, et signait d'une main absente les bulletins quasi exemplaires. Julien ne terminerai jamais ses études secondaires.

Puis un jour, sans prévenir, sa mère a disparu à son tour. Dans la Bible. Dans ses fréquentes réunions de prières. En Dieu. Elle pouvait passer des heures à lire la même page de son gros livre rempli de tourments et de menaces et à se perdre entre les lignes. À murmurer des chants qu'il ne comprenait pas et qui le renvoyaient inévitablement à son silence d'origine. Il la surprenait parfois à avoir l'air presque heureuse, derrière ses paupières fermées, comme au centre d'un lieu de béatitude auquel il ne pouvait accéder.

Oh, il a bien essayé de la rejoindre dans ce monde étrange où des êtres invisibles semblaient beaucoup plus attachants que les personnes réelles. Où les réserves d'amour avaient l'air inépuisables même s'il n'en a jamais recueilli le moindre petit morceau de mousse ou de vermisseau. Il lui est même arrivé de s'agenouiller à côté d'elle, de lever les yeux au ciel par la petite fenêtre du salon et d'essayer d'être entendu. Mais Dieu lui est vite apparu aussi irréel que son père l'avait toujours été. Aussi insensible et irresponsable que lui ; uniquement capable de semer la vie sur n'importe quelle terre et de disparaître aussitôt. Sans se préoccuper aucunement de la suite du monde. Alors, il s'est mis à le haïr. Et à tout faire pour l'expulser de la maison.

C'est le seul moyen qu'il a trouvé pour ne pas détester sa

Pour commencer, il s'est mis à déchirer des pages entières de la Bible, à les rouler en petites boules serrées qu'il lançait entre les yeux du chat pour le terroriser. Puis à subtiliser des images de la Vierge sur l'autel ridicule qu'elle avait dressé dans sa chambre ; à les plier comme des avions qu'il lançait violemment du balcon pour les voir s'écraser sur le ciment du trottoir. À se faufiler dans l'église pour vider de l'encre noire dans les bénitiers et dessiner des grimaces au petit Jésus de plâtre. À se glisser, le soir, dans les allées du cimetière et à écrire des mots obscènes au marqueur rouge sur les croix de granit.

Julien n'est pas parvenu à expulser Dieu de sa maison. C'est plutôt lui qu'on a chassé pour l'installer chez sa grand-mère. Mais il était le seul à ignorer que ce transfert serait définitif. Pendant des mois, il a guetté le facteur, le son du téléphone, des pas sur la vieille galerie. Jusqu'à ce qu'on lui apprenne que sa mère avait quitté le village pour rejoindre une petite communauté retirée dans un lieu secret. Un espace béni, au cœur d'une nature encore vierge, où elle pourrait se consacrer entièrement à Dieu sans que personne la dérange.

Julien ne la dérangerait plus. Il ne tenterait aucune démarche ni pour la retrouver ni pour entrer en contact avec elle. Il se soumettrait jusqu'au bout à son besoin de retrait et de silence. Et pour ne pas être incommodé par ses propres besoins, il s'enfermerait dans une vie de plus en plus rétrécie, loin des regards et des sourires qui n'étaient pas pour lui. Mais il ne pourrait jamais renoncer tout à fait au désir de revoir un jour sa mère.

Il aura fallu cet infarctus imprévisible pour que ce jour advienne. Il aura fallu, surtout, que sa mère réclame sa présence à son chevet pour que tous les doutes du monde se diluent dans l'attente du premier mot. Pour que l'espérance rallume les gestes oubliés et que tous les pardons viennent se blottir au creux des bras désertés depuis trop longtemps. Qu'ils se transforment en bougies parfumées, en chocolat au beurre, en amandes salées, en photos d'école. En fleurs des champs.

Ça, c'était hier. Et avant-hier. Et les jours précédents. Aujourd'hui, le dernier peut-être, il ne sait plus très bien. Debout face à la fenêtre du corridor, il regarde le ciel qui n'a toujours rien à lui dire. Il n'a pas de larmes à ravalier même s'il est peut-être sur le point d'aller cueillir le dernier soupir. Il n'a pas, non plus, de révolte à garrocher dans le paysage. Avant de se retourner, il aperçoit son reflet dans la vitre : flou, incertain, presque étranger. Est-ce comme cela que sa mère l'a toujours vu ? À ses pieds, une petite flaque d'eau, comme s'il avait fait pipi sur le plancher. Il regarde les fleurs, enrobées dans le coton mouillé : elles ont déjà commencé à ramollir. Il abandonne son bouquet sur le rebord de la fenêtre et se dirige vers l'ascenseur.

Julien ne se rendra pas à la chambre de sa mère. Il n'ira pas lui demander où sont passés les bougies, le chocolat, les amandes salées, les photos d'école. Il n'ira pas l'entendre dire que ses chaussures sont pleines de boue et qu'elle a tellement hâte de rejoindre son Dieu Jéhovah en serrant sa Bible contre son ventre. Il n'ira pas la voir regarder ailleurs, comme s'il n'était pas là à ses côtés.

Julien vient de comprendre que même si sa mère vivait jusqu'à cent ans, elle n'aurait jamais pour lui une parole bienveillante. Il ne reviendra pas ici, même si l'horloge s'arrête.